

# Sommaire

Je tourne les pages, en avant, en arrière, je m'en amuse. Je suis bien. Libre de tourner autant de pages que je veux et dans n'importe quel sens, d'encadrer, de rayer, d'entourer, souligner, surligner, entreligner... Je souris profondément, il fait beau et mon café fume. Tout va bien.

Aujourd'hui je n'écris pas, je me repose la tête et passerais la journée entière à confectionner la collection de minis Fouffies, *Louise*.

Je découpe, je plie, je colle. Scalpel, ciseaux. Mousse plastique, tissus. Néoprène, pistolet à colle, super glu. Strass ou oeil, puis cheveux synthétiques et enfin pour certaines, des ailes, un pin's.

Je bois de la tisane, je fume et m'étirerais sur mon yoga hamac pendant les quelques pauses que je m'accorderais.

Je suis sous tension. Depuis hier, depuis que j'ai posté sur Facebook les premières pages. Il faut que ça circule. Mon sang, mon énergie, ma mélancolie, mon angoisse, ma joie, mon audace, mon texte, mon regards, mes regards.

J'écris beaucoup depuis 2019. Frénétiquement, le matin, au café.

Je n'ai jamais réussi à *tenir* aucun *journal* avant le projet *Acoeur*. J'ai bien tenté, à maintes reprises, à 14 ans, à 20 ans et tout au long de mes études d'art. On nous conseillait de tenir un journal, des carnets, faisant état de nos investigations, questionnements, recherches. Avec des mots, des croquis, des images, réunis dans un même objet. Impossible. J'écrivais bien, esquissais mes idées, faisais des schémas, constituais de longues listes, mais sur des feuilles volantes que je jetais au fur et à mesure que ma sculpture avançait, mon

tableau, ma musique, mes vidéos. Impossible de faire tenir dans un même objet quoi que ce soit. Je déchirais toujours la première page. Je recommençais, je réécrivais. Je re-déchirais la première page et j'abandonnais. Quant au *journal intime*, impossible d'écrire une intimité, un quotidien, ma réalité, de figer, d'inscrire *pour toujours*. Impossible de trouver *une* voix, un ton. Tant de tonalités.

Je parlais. J'ai toujours parlé, beaucoup, spontanément, sincèrement, consciencieusement. De mon intimité, de ma réalité, de mon parcours, de mon histoire, de mes problématiques, de mes investigations.

Jeune adolescente, je rêvais de devenir écrivain. Camus me transcendait. Saint Exupéry. J'avais tenté d'écrire *Emma* pour dire ce lien d'amitié et la déchirure, la guerre du Liban dont mon ami Ed s'était sauvé, recueilli et adopté par une famille française. Je ne me souviens pas avoir abouti ni pourquoi j'aurais arrêté d'écrire.

La toute première fois de ma vie que j'ai présenté un travail artistique, c'était un texte. *Le monde entier est à feu et à sang*. Un texte que je crois démodé aujourd'hui, relatif au Sida et à la guerre en Irak qui menaçait. En 2003 je lisais donc ce texte dans l'installation de David Mungo Sam. Je tremblais. Guy Tosatto, directeur du Musée de Grenoble, impressionné par cette performance lecture m'a permis de réaliser avec le concours de la Ville de Grenoble ma première exposition *Parturiente*. Une parturiente est une femelle *en train* d'accoucher. 5 installations. L'une d'elles *Prendre le temps si loin de vous d'avoir envie de vivre* relative au viol et à l'inceste comportait un texte. Écrit avec de la laine noire sur de la moquette violette. L'écriture tremblait et s'accrochait à la moquette.

À Berlin, j'avais écrit une nouvelle *Jusqu'au noir les couleurs* mais la réécriture n'a jamais pu se faire, toujours pas. Je ne trouvais pas de *relecteur*, de partenaire complice pour corriger, approfondir, jeter et finaliser.

J'avais écrit *Tragédie d'amour*, monologue de théâtre à deux voix pour Markus, prose poétique, dont la véritable tragédie était qu'il ne comprenne pas un mot de français mon Markus. Il y a eu l'album de musique alors, à mon retour sur Grenoble, chansons en langue anglaise, *SorryS, Follow me (out of danger)* et l'adaptation du poème de Lord Byron *My soul is Dark*, et tant d'autres, 13. Tentative désespérée de traduire la tragédie pour que Markus entende d'autres possibles. J'écrivais la musique et les textes, mais j'avais déplacé la musique des mots, leur mélodie, leur rythme. Il a aimé, il a pleuré, il a tremblé, il a bien entendu et s'est sauvé.

Ce que j'écrivais comportait bien une dimension *autobiographique*, mais toujours transformée, cachée, pudique.

J'ai toujours aimé écrire, adoré écrire, comme j'ai toujours redouté l'écriture. Pour mille raisons. L'écriture me semblait être à la fois salvatrice et très dangereuse pour moi. J'écrivais des heures, je révélais mon coeur, je soignais, j'apaisais. Il battait fort mon coeur, si fort, et faisait battre celui de mes lecteurs. La résonance des mots me fascinait, en moi, en l'autre. Mais quand je m'arrêtais d'écrire pour aller chercher mes enfants à l'école, je me retrouvais à *écrire dans ma tête*, à penser comme j'écrivais. Sous la douche, dans le métro, au café ou au parc, dans mon lit... Ce phénomène m'effrayait, me hantait, cette folie que je dompte aujourd'hui en m'accordant des pauses, en m'offrant un prochain chapitre plus léger, moins bouleversant, plus distancié, comme celui-ci.

L'écriture autobiographique m'était donc inaccessible, impossible. Comment pouvais-je écrire *ma vie* sans aborder frontalement *l'histoire de ma vie* et avec, les évènements traumatiques et les secrets de famille ? À chaque étape : censure, autocensure. Pour ne blesser personne, mes enfants les premiers, ma grand-mère, mes parents, mes soeurs et mes frères.

Jusqu'à ce que ma grand mère meurt, jusqu'à l'épreuve *Acoeur*. Celle de revivre en boucle le cauchemar des agressions sexuelles, attouchements, de la violence conjugale, du harcèlement, du déni, du mépris, celle de redécouvrir la violence sociale, l'isolement, ma profonde vulnérabilité et ma puissante impuissance.

Jusqu'à ce que je publie quelques posts, quelques lettres, un témoignage. Mais toujours une peur grandiose des répercussions, des malentendus, et du regard-jugement de l'autre bien entendu. Jusqu'au vertige.

Jusqu'à ce que je dégage un nouveau langage pictural, celui de la série « *Revolt !* ». Un langage universel et polysémique. Révolution picturale *Love me true* (2/5). Non seulement le lapin, le dauphin, la fleur... appartenaient à tout le monde et au *monde*, mais la fleur était aussi un sexe ! Le vase devenait drapeau, celui de Berlin, puis mur recouvert de graffitis, espace social urbain puis plâtre, celui de ma convalescence, où j'inscrivais le nom de chaque visiteur, comme celui des amis qui auraient signé le plâtre pour encourager mon rétablissement. Puis le plâtre s'est trouvé fendu, comme mon sexe, quand je m'impatiais de *guérir*. Chaque élément pouvait être lu de mille façons et mille fois, individuellement dans sa scène, ou dans l'ensemble de la peinture. Multiples niveaux de langage, richesse sémantique. *Youpi !* Je pouvais dire mille chose en un tableau, je pouvais dire qu'aussi complexe, riche, vertigineuse soit l'équation, on n'en mourrait pas et qu'il y avait bien *harmonie*, harmonies. Je pouvais animer des toiles muettes, hurler, animer le regard du visiteur, animer le débat et faire des toiles devant lesquelles on ne pouvait faire autrement que prendre du temps, prendre le temps, se poser, de se poser.

J'accompagnais chacune des toiles d'une composition au piano, je chantais en anglais. Il fallait des mots. *Police, brutalities, love, love,*

*love, sure...* Plus j'avancé plus je voulais dire. Plus je devais dire. Plus j'avancé plus j'écrivais. Mais toujours je cachais, je dissimulais, je transformais. Je transformais ma rage en joie. Aucune ombre sur les toiles mais des couleurs, tout était *lumière*.

Jusqu'à *Je suis une artiste*, relatif à la dignité d'une artiste, destiné aux jeunes artistes et étudiants en art.

Jusqu'à ce que les agressions redoublent, jusqu'au cauchemar de la récurrence de ces agressions, du harcèlement et de mon impuissance.

Jusqu'à ce que je remplisse des cahiers à la pelle, d'un bout à l'autre, frénétiquement, le matin au café. Cahiers, carnets que je jetais dès qu'ils étaient pleins tant ils contenaient d'épreuves, de rage, de questions, tant les questions, la rage et les épreuves se répétaient. Malgré tous mes efforts, ma persévérance, ma détermination à m'émanciper, malgré mon travail, mes prières, ma volonté et mon courage, la mécanique du *cas social*, de la violence sociale et la figure d'une victime, les figures des victimes qui m'entouraient se dessinaient sur les pages. Pages après pages, carnets après carnets. Un cauchemar. À chaque nouveau carnet je pensais le *prochain verra s'accomplir la victoire, les victoires*. Bien sûr qu'il y a eu des victoires. Chaque jour a représenté mille victoires. Manger? Victoire! Rire? Victoire! Peindre? Victoire!

Jusqu'aux dépositions à vomir. Dépositions au commissariat de Police de Grenoble, à leur vacuité. Je disais *violence conjugale*, je voulais dire *violences conjugales*, mais je ne disais rien. Quelques lignes, quelques mots, affaire classée. Je disais *agression sexuelle* quand j'avais le nom de l'agresseur, mais je voulais dire *agressions sexuelles*, mais je ne disais rien. La déposition, truffée de fautes d'orthographe, confuse, abstraite, légère me dégoûtait, affaire classée. Je revenais pour dire encore *agression sexuelle* et je voulais encore dire *agressions sexuelles*, j'avais compté: 15 en 3 ans dont 10 la

dernière année, mais je ne pouvais pas. Agresseurs anonymes. Pas de témoin. Parole contre parole. *On vous conseille d'arrêter de mentir*, affaire classée.

Jusqu'à ce que j'aie au bout du projet **Acoeur**, 3 années et un mois et jusqu'à ce que je ferme le lieu, enfin. Jusqu'à la finalisation de ma série **Revolt !**. Jusqu'à ce que je m'isole du monde, jusqu'à ce que je déménage.

Jusqu'à ce que je me rende compte qu'il faudrait cent ans peut-être pour lire cette série de peintures, pour en vivre, pour considérer son équation. Ses équations.

Jusqu'à ce que je lise Facebook, ses posts, ses voix, sa frénésie. Jusqu'à ce que mon cœur s'arrête, batte, éclate face à vos posts, leur absurdité, leur beauté, leur richesse, leur sécheresse, leur talent, leur laideur. Jusqu'à les suivre. Vos victoires, vos questions, votre mépris, vos *bouteilles à la mer*, vos espoirs, votre soutien, votre littérature, votre poésie, votre vitalité, vos sincérités, vos combats, vos blagues, vos objets, vos corps, vos voix, votre musique, vos couleurs, vos vidéos, vos maladresses, votre génie. Nos maux, nos joies. Nous autres. Jusqu'à *nous quelque part*.

Jusqu'à ne plus parvenir à peindre quoi que ce soit, jusqu'à considérer qu'aucun peintre ne s'est jamais fait entendre sans le concours des mots, ceux d'un autre sur son travail ou les siens propres.

Jusqu'à l'évidence, jusqu'à la pertinence, jusqu'au désir. Jusqu'à vous aujourd'hui.